

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

ANALYSES ET ANNONCES RAISONNÉES

*Des productions les plus remarquables dans la
Littérature, les Sciences et les Arts.*

I. MÉMOIRES, NOTICES,

LETTRES ET MÉLANGES.

NOTICE

Sur les voyages de MM. DIARD et DUVAUCEL, naturalistes français, dans les Indes orientales et dans les îles de la Sonde ;

Extraite de leur correspondance, et lue à l'académie des sciences, le 14 mai dernier, par M. le baron GEORGE CUVIER, membre de l'Institut.

M. Alfred Duvaucel, parti, au mois de décembre 1817, sur le navire *la Seine*, capitaine Houssard, arriva à Calcutta au mois de mai 1818, et y trouva M. Diard, qui l'y avait précédé de quelques mois. Désirant tous

deux se livrer sans distraction à l'étude de l'histoire naturelle et aux recherches qu'ils avaient projeté de faire pour le cabinet du roi, ils quittèrent Calcutta où ils n'auraient pu vivre dans la retraite, et allèrent s'établir à Chandernagor, comptoir français. Ils y trouvèrent une petite maison qu'ils transformèrent bientôt en muséum, se réservant seulement un cabinet pour coucher; toutes les autres pièces de la maison reçurent une destination particulière, et devinrent des galeries pour les animaux empaillés, ou des loges pour les animaux vivans.

Les chasseurs qu'ils employaient, leur rapportaient chaque jour un grand nombre d'objets pour leur collection; ils étaient aussitôt empaillés, décrits, dessinés et classés. Cette collection s'augmentait encore de leur propre chasse et de ce qui leur était envoyé par des *rajahs* dont ils avaient fait la connaissance; enfin, leur maison devint, en peu de tems, une ménagerie que l'on venait voir de Calcutta et des environs. Ces messieurs cultivaient, en outre, dans leur jardin, les plantes du pays, afin d'en recueillir les graines, et ils avaient profité d'un bassin enclos dans leur petite demeure pour élever des oiseaux d'eau et de rivages.

Tous ces objets n'étaient pas recueillis cependant sans de grands efforts, et ils se plaignent, dans toutes leurs lettres, des difficultés qu'ils éprouvaient alors par la répugnance que les Indous qu'ils avaient pris à leur service mettaient à s'employer aux différentes tâches auxquelles nos naturalistes jugeaient nécessaire de les astreindre; ce peuple ayant pour habitude et pour principe religieux de se borner à la seule espèce de

travail permise à la caste à laquelle chacun appartient. Ce ne fut donc pas sans contrainte , et surtout sans de fortes récompenses , qu'ils parvinrent à faire soigner le jardin par le portier , à envoyer quelquefois l'échanson à la pêche et le cuisinier à la chasse. Enfin , ils engagèrent le petit nombre de domestiques qu'ils avaient à *cumuler* leurs fonctions , victoire d'autant moins aisée que les préjugés religieux sont parfaitement secondés par l'indolence naturelle à ce peuple. Au bout de quelques mois , MM. Duvaucel et Diard étaient parvenus à se procurer toutes les espèces d'animaux qui se trouvaient à vingt ou trente lieues à la ronde , et ils commencèrent à faire des envois au Jardin des Plantes , à Paris. Ils y adressèrent , au mois de juin 1818 , un squelette du dauphin du Gange , une tête de bœuf du Thibet , dont ils avaient disputé les os aux chacals et aux chiens marrons ; plusieurs espèces d'oiseaux peu connus , un dessin et une description du tapir de Sumatra , pris sur un individu vivant , alors dans la ménagerie du gouverneur général , marquis d'Hastings , et quelques échantillons minéralogiques recueillis dans les petites courses qu'ils avaient faites dans l'intérieur.

Un autre envoi , plus considérable , enrichit le musée du faisan cornu. Deux individus de cette espèce se trouvaient dans ce nouvel envoi avec plusieurs oiseaux curieux. Le même vaisseau fut aussi chargé de rapporter pour la ménagerie un jeune bouc de Cachemire , cédé à nos voyageurs par lord Hastings , et né , dans sa ménagerie , d'un bouc et d'une chèvre que ce lord avait fait venir du Thibet , et qui existent encore à Calcutta. Le jeune bouc , envoyé par MM. Diard et

Duvaucel, arriva en France quelque tems avant le troupeau que M. Ternaux a fait venir ; il a même été fort utile à la propagation de l'espèce en France. M. Ternaux, qui n'avait conservé que très-peu de boucs de son grand troupeau, a demandé d'employer celui-ci et l'a envoyé à Marseille d'où il est revenu bien portant, après avoir rempli l'objet qu'on avait en vue. On s'en est servi de la même manière à Saint-Ouen.

Après six mois de travaux et de petites courses, qui toutes avaient pour but des recherches scientifiques, MM. Diard et Duvaucel se préparaient à faire un long voyage dans l'intérieur du Bengale, et se proposaient d'aller jusqu'à Patna, où M. Duvaucel était invité à se rendre par un jeune Français de ses amis, établi dans ce lieu et placé à la tête d'une indigoterie considérable, lorsqu'au moment de partir ils reçurent des propositions de sir Stamford Raffles, gouverneur de Bencoulen, et chargé de quelques missions politiques pour les îles du détroit de Malacca. Ce gouverneur, zélé pour la science et ayant peu de tems pour s'en occuper, proposa aux naturalistes français de l'accompagner dans son voyage, et de continuer leurs recherches dans les contrées qu'il aurait à visiter, pendant qu'il remplirait les différentes missions dont le gouvernement anglais et la compagnie des Indes l'avaient chargé. Ces propositions furent d'autant plus volontiers acceptées par les deux jeunes Français, qu'ils avaient déjà presque exploré le Bengale, et qu'ils voyaient bien plus d'alimens pour leur curiosité dans les îles de la Sonde, jusque-là si peu connues. D'ailleurs, le gouverneur leur offrait de faire dans son gouvernement de Bencoulen un établissement à peu près sem-

blable à celui que lord Hastings avait formé à Calcutta , et ce plan , exécuté aux frais de la compagnie , devait leur procurer tous les moyens imaginables de réunir à Bencoulen les animaux de Sumatra , et de les observer en grand. Enfin , renonçant au voyage de Patna , ils s'embarquèrent avec sir Stamford Raffles à la fin de décembre 1818 , sous la condition que le résultat de leurs recherches serait partagé également entre eux et le gouverneur ; celui-ci s'engagea à faire rembourser les dépenses par la compagnie des Indes , et ces messieurs promirent leur travail , leur tems et leur coopération à la description scientifique que M. Raffles désirait publier des pays qu'il aurait visités et de celui qu'il était appelé à gouverner. Le premier lieu d'où nos voyageurs purent écrire fut l'île de *Pulo-pinang* , où ils passèrent quelques jours , mais où ils ne purent recueillir qu'un très-petit nombre d'animaux , parmi lesquels se trouvent cependant deux espèces nouvelles de poissons et quelques oiseaux remarquables. Ils s'arrêtèrent ensuite devant *Carimore* ; mais cette île est tellement couverte de forêts , et la végétation y est si épaisse , qu'ils ne purent y pénétrer. Ils reconnurent seulement sur ses bords les traces d'un cerf et d'un sanglier. Après quelques heures passées dans cette rade , ils firent voile pour *Singapour* , où sir Stamford Raffles avait quelques affaires à régler. Il s'agissait d'affermir sur son trône un prince malais , attaché aux intérêts de la compagnie. En arrivant dans la rade , le gouverneur reçut la visite de trois aides-de-camp du roi : ici , il faut laisser parler M. Duvaucel lui-même. « Ces officiers ne sont pas , comme chez nous , des jeunes gens élégans et richement habillés ; leur

tête noire et rasée est couverte d'un turban de couleur obscure ; un large gilet à manches cache leur dos huilé, brûlé, pelé et voûté ; au côté gauche est attaché un large *cric* (ou poignard), et leurs jambes sont nues. Ces trois Malais paraissent enchantés de nous voir, comme si nous venions pour leur bien. Les Anglais cherchent à savoir quels avantages il y aurait à devenir mattres dans leur île ; nous autres, moins intéressés, nous les interrogeons sur les animaux qui s'y trouvent. Qui croyez-vous que ces pauvres gens écoutent le plus volontiers ? Ils répondent avec empressement aux demandes de leurs alliés, et lèvent les épaules en écoutant les nôtres. En quittant Singapour, nous allons à *Achem*, pour mettre d'accord deux souverains en en plaçant un troisième, qui paiera son trône avec l'argent de ses sujets. »

Ils arrivèrent en effet quelques jours après à *Achem* ; et, au moment d'en repartir, M. Duvaucel écrit : « Nous sommes restés plus d'un mois dans cet affreux pays, sans pouvoir pénétrer dans l'intérieur, sans pouvoir nous procurer la millième partie des objets que nous avions compté y recueillir. La mauvaise réputation qu'ont ces peuples est justifiée chaque jour par leur conduite envers les Européens ; et Diard, persuadé, comme M. de Lamanon, que les sauvages ne sont méchants que lorsqu'on les maltraite, a failli devenir victime d'une confiance que je combattais depuis longtemps. Entouré par deux cents Malais, avec trois de nos domestiques, il a pu, il est vrai, s'échapper sans blessure ; mais il a perdu le fruit de sa chasse, ses armes et nos bagages. Notre séjour à *Achem*, à *Padie*, à

Tulosimawe n'a que fort peu enrichi nos collections ; quelques plantes , quelques insectes , quelques oiseaux , deux ou trois serpens , quatre ou cinq poissons et deux cerfs sont les seuls résultats de ce pénible voyage. »

En quittant Achem , nos voyageurs se rendirent à *Malacca*. Voici ce que M. Duvaucel écrit en y arrivant : « A peine sommes-nous à *Malacca* , que toute la ville est chez nous. On n'a jamais fait ici que le commerce de l'opium et du poivre , et l'on ne devine pas ce que nous voulons faire des singes et des oiseaux que nous achetons. En deux heures , nous avons pu nous procurer un ours , un argus et quelques autres oiseaux. Le gouverneur hollandais possède un jeune orang-outan , et je vous quitte pour lui faire une visite intéressée. »

Après un assez court séjour à *Malacca* , nos voyageurs retournèrent pour la seconde fois à *Singapour* , et c'est dans cette dernière visite qu'ils purent se procurer le *dugong* , dont ils ont fait passer un dessin et une description au muséum. Cette même description fut envoyée par sir Stamford Raffles en Angleterre , et lue dans une séance de la société royale ; depuis , elle a été insérée par sir Éverard-Home dans le 2.^{me} volume des *Transactions philosophiques de 1820* , et elle va paraître chez nous , dans l'histoire naturelle des mammifères de MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier.

Enfin , après quelques jours passés à *Singapour* , nos voyageurs partirent pour *Bencoulen* et y arrivèrent en août 1819. Jusque-là , ils n'avaient eu d'autres obstacles à surmonter que la chaleur du climat et les petites difficultés occasionnées par le caractère paresseux des Malais ; mais de véritables chagrins les attendaient à

Bencoulen , où l'accord dans lequel ils avaient vécu jusqu'alors avec le gouverneur cessa d'exister. Après quelques discussions , dont les détails ne nous sont point parvenus , cette collection , faite avec tant de soins , de fatigues et de dangers , au lieu d'être partagée avec l'égalité dont il parait que l'on avait donné la promesse , fut envoyée presque en entier en Angleterre , avec une copie des dessins , des descriptions et des notes réunis par nos jeunes naturalistes. Cependant , loin d'être découragés par un événement si peu attendu , MM. Diard et Duvaucel recommencèrent leurs travaux avec un nouveau zèle; et , après avoir pris congé du gouverneur et avoir envoyé en dépôt à Calcutta la portion de la collection qui leur était laissée, ils se décidèrent à se porter sur différens points , afin de diversifier davantage les objets qu'ils pourraient recueillir. M. Diard se rendit à *Batavia*, où le riche résultat de ses recherches lui fit oublier les vives contrariétés qu'il avait éprouvées à Bencoulen. M. Duvaucel partit à la même époque pour Padang , et ses dernières lettres annoncent que ses travaux n'ont pas été infructueux. Il écrit , en quittant Padang , qu'il porte à Calcutta quatorze grandes caisses d'animaux empaillés et de squelettes , parmi lesquels se trouvent un squelette et une peau du tapir de Sumatra ; les squelettes et les peaux de quatre rhinocéros , où l'on reconnait deux espèces distinctes ; un grand nombre de singes , dont quelques-uns vivans ; des reptiles , des cerfs , des axis , etc. Il compte attendre au Bengale la collection de M. Diard , et se dispose à rapporter au muséum , dans le courant de cette année , le fruit de trois ans d'un travail assidu et de recherches aussi pénibles que dangereuses.

M. Diard prolongera son séjour aux Indes ; ses dernières lettres nous apprennent qu'il est au moment de partir pour *Bornéo*, où il compte faire encore de riches récoltes pour l'histoire naturelle. Le muséum a reçu depuis quelques jours (vers le milieu du mois de mai) les doubles des objets qu'il avait déjà recueillis à *Java*. Cet envoi consiste en vingt-quatre espèces de mammifères empaillées, six conservées dans l'alcool et neuf squelettes ; en cent vingt-six espèces d'oiseaux et en près de cent espèces de serpens. Chaque espèce offre plusieurs individus, et ils sont tous très-bien conservés. Le nombre des espèces nouvelles pour la science, ou au moins pour le muséum, est très-considérable à proportion. Tels sont, par exemple, le tapir des Indes, cette découverte si remarquable, due à nos naturalistes, et dont il a déjà été question dans l'ouvrage de MM. Geoffroy et Frédéric Cuvier, une nouvelle espèce de rhinocéros unicolore de Java, dont l'existence était seulement soupçonnée, d'après son crâne que l'on avait dans quelques collections. Les squelettes de ces grands quadrupèdes accompagnent leurs peaux ; il en est de même de plusieurs nouveaux singes. Parmi les oiseaux, l'on doit surtout remarquer le beau paon à aigrette en forme d'épi, qui, pendant bien long-tems, n'avait été décrit que d'après des peintures envoyées du Japon, et vues par Aldrovande, au seizième siècle, et dont nos naturalistes ont envoyé des individus de tous les âges. Parmi les serpens se trouvent, outre la plupart de ceux qu'a décrits Russel, des espèces remarquables, parce qu'avec toutes les formes de couleurs et les mêmes écailles sur la tête, elles ont des dents venimeuses aussi grandes qu'aucune

vipère et que les trigonocéphales. Cet envoi, joint aux trois autres qu'ont déjà faits MM. Duvaucel et Diard, ne peut que donner l'idée la plus avantageuse de la grande collection qu'ils promettent, et dont ils n'ont encore adressé, en quelque sorte, que de légers échantillons.



EXAMEN DE CETTE QUESTION :

Dans quelles vues l'Angleterre poursuit-elle, depuis 1807, auprès des puissances européennes, l'abolition de la traite des noirs d'Afrique?

SECOND ARTICLE. (*Voyez ci-dessus, pag. 271-282.*)

C'est en 1807, à l'époque de l'abolition de la traite prononcée par le parlement britannique, que M. Wilberforce et les membres des deux chambres qui avaient provoqué ce grand acte de justice, se constituèrent en société, sous le nom d'*Institution africaine*. Leur premier objet, en se réunissant, fut de surveiller l'exécution du bill sur les côtes d'Afrique et dans les colonies anglaises des Indes occidentales, où l'on s'attendait à trouver le plus d'opposition; de solliciter auprès du gouvernement des mesures contre les contraventions, si les mesures indiquées par le bill étaient reconnues insuffisantes; enfin, d'inviter les puissances coloniales à concourir avec l'Angleterre à délivrer l'Afrique du fléau de la traite.

Mais l'*Institution africaine*, en pressant l'exécution de l'acte d'abolition, avait des vues plus étendues; c'était de tirer l'Afrique de l'état de barbarie où la traite l'avait plongée, de la civiliser graduellement, en y transportant l'industrie européenne et les arts relatifs aux premiers besoins de la vie sociale, en faisant connaître aux peuples qui l'habitent les grandes ressources que la culture d'un